

EMPEDOCLE

(200) Empédocle – Le « double discours » sur le Désir comme puissance cosmique

« L'Amour est le force qui tient uni le Cosmos « Je vais t'annoncer un double discours. A un moment donné, l'Un se forma du Multiple ; en un autre moment, il se divisa et de l'Un sortit le Multiple. Il y a une double naissance des choses périssables et une double destruction. La réunion de toutes choses amène une génération à l'existence et la détruit ; l'autre croît et se dissipe quand les choses se séparent. Et ces choses ne cessent de changer continuellement de place, se réunissant toutes en une à un moment donné par l'effet de l'Amour, et portées à un autre moment en des directions diverses par la répulsion de la Haine. Ainsi, pour autant qu'il est dans leur nature de passer du Plusieurs à l'Un, et de devenir une fois encore Plusieurs quand l'Un est morcelé, elles entrent à l'existence, et leur vie ne dure pas. Mais, pour autant qu'elles ne cessent jamais d'échanger leurs places, dans cette mesure, elles sont toujours immobiles quand elles parcourent le cercle de l'existence. [...] - Le conflit de l'Amour et de la Haine est manifeste dans la masse des membres mortels. A un moment donné, tous les membres qui font partie du corps sont réunis par l'Amour au point culminant de la vie florissante ; à un autre moment, séparés par la Haine cruelle, ils errent chacun pour soi sur les écueils de la mer de la vie. Il en est de même des plantes et des poissons qui ont leur demeure dans les eaux, des bêtes qui ont leurs repaires sur les collines, et des oiseaux de ruer, qui cinglent avec leurs ailes. [...] Considère le soleil, partout clair et chaud, et toutes les choses immortelles qui sont baignées dans la chaleur et dans l'éclat rayonnant. Considère la pluie, partout sombre et froide, et de la terre sortent des choses compactes et solides. Quand elles sont en lutte, elles sont toutes diverses de formes et séparées ; mais elles se réunissent dans l'amour, et se désirent mutuellement » [Fragments II§3]

PLATON

(201) Platon – L'âme doit détourner le désir... (Phédon)

« Les amis de la science [*philo-matheis*], dit-il, savent que, quand la philosophie a pris la direction de leur âme, elle était véritablement enchaînée et soudée à leur corps et forcée de considérer les réalités au travers des corps comme au travers des barreaux d'un cachot, au lieu de le faire seule et par elle-même, et qu'elle se vaudrait dans une ignorance absolue. **Et ce qu'il y a de terrible dans cet emprisonnement, la philosophie l'a fort bien vu, c'est qu'il est l'œuvre du désir [*epithymia*], en sorte que c'est le prisonnier lui-même qui contribue le plus à serrer ses liens.** Les amis de la science savent, dis-je, que la philosophie, qui a pris leur âme en cet état, l'encourage doucement, s'efforce de la délivrer, en lui montrant que, dans l'étude des réalités, le témoignage des yeux est plein d'illusions, plein d'illusions aussi celui des oreilles et des autres sens, en l'engageant à se séparer d'eux, tant qu'elle n'est pas forcée d'en faire usage, en l'exhortant à se recueillir et à se concentrer en elle-même et à ne se fier qu'à elle-même et à ce qu'elle a conçu elle-même par elle-même de chaque réalité en soi, et à croire qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'elle voit par d'autres moyens et qui varie suivant la variété des conditions où il se trouve, puisque les choses de ce genre sont sensibles et visibles, tandis que ce qu'elle voit par elle-même est intelligible et invisible. [82d] - Il suit de toutes ces considérations, poursuivit-il, que les vrais philosophes doivent penser et se dire entre eux des choses comme celles-ci : il semble que la mort est un raccourci qui nous mène au but, puisque, tant que nous aurons le corps associé à la raison dans notre recherche et que notre âme sera contaminée par un tel mal, nous n'atteindrons jamais complètement **ce que nous désirons et nous disons que l'objet de nos désirs, c'est la vérité.** [...] Nous n'aurons, semble-t-il, ce que nous désirons et prétendons aimer, la sagesse, qu'après notre mort, ainsi que notre raisonnement le prouve, mais pendant notre vie, non pas. [62d] »

(202) Platon – ... pour parvenir à désirer [l'] Etre (Phédon)

« Quand donc, reprit Socrate, l'âme atteint-elle la vérité ? Quand elle entreprend de faire quelque recherche de concert avec le corps, nous voyons qu'il l'induit en erreur. – C'est vrai – N'est-ce pas en raisonnant qu'elle prend, si jamais elle la prend, quelque connaissance des réalités ? – Si – Mais l'âme ne raisonne jamais mieux que quand rien ne la trouble, ni l'ouïe, ni la vue, ni la douleur, ni quelque plaisir, mais qu'au contraire elle s'isole le plus complètement en elle-même, en envoyant promener le corps et qu'elle rompt, autant qu'elle peut, tout commerce et tout contact avec lui, et *aspire ainsi à [l'] Etre* [*oreghetai tou ontos*] »

(203) Platon – Le Cosmos est [désir d'] Harmonie géométrique (Gorgias)

« Les sages, Calliclès, disent que le ciel [508a] et la terre, les dieux et les hommes sont *unis par des rapports d'amitié, de convenance, d'ordre, de tempérance* et de justice; et c'est pour cette raison, mon cher, qu'ils donnent à cet univers le nom d'ordre [*cosmos*] , et non celui de désordre ou de licence. Mais, tout sage que tu es, il me paraît que tu ne fais point attention à cela, et que tu ne vois pas que l'égalité géométrique a beaucoup de pouvoir chez les dieux et chez les hommes. Ainsi, tu crois qu'il faut chercher à avoir plus que les autres, et négliger la géométrie »

(204) Platon – La Géométrie est désir de perfection (Phédon)

« Alors nous sommes d'accord que lorsqu'un homme, en voyant un objet, se dit : « Cette chose que je vois *aspire [oreghetai] à être* telle qu'un autre objet réel, mais il lui manque pour cela quelque chose, et elle ne peut être telle que cet objet réel et elle lui reste inférieure, » nous sommes d'accord, dis-je, que celui qui a cette pensée doit forcément avoir connu auparavant l'objet auquel il dit que la chose ressemble, mais imparfaitement – Forcément – Eh bien, c'est ce qui nous est arrivé, n'est-ce pas, à propos des choses égales et de l'égalité en soi ? – Exactement – Il faut donc que nous ayons eu connaissance de l'égalité avant le temps où, voyant pour la première fois des choses égales, nous nous sommes dit : « *Toutes ces choses tendent à être telles que l'égalité*, mais ne le sont qu'imparfaitement – C'est juste – Nous sommes d'accord aussi sur ce point, c'est que cette pensée ne nous est venue et n'a pu nous venir que du fait d'avoir vu ou touché ou perçu la chose par quelque autre sens, car pour moi tous ces sens s'équivalent – Ils s'équivalent en effet, Socrate, pour ce que notre discussion veut démontrer – Mais alors c'est des sens que doit nous venir la notion que toutes les égalités sensibles tendent à cette égalité en soi, mais sans y réussir entièrement. N'est-ce pas ce que nous disons ? [74e] »

(205) Platon – Eros est un démon : le lien qui unit le Grand Tout (Le Banquet)

« Mais enfin, Diotime, dis moi qu'est-il donc ? – C'est comme je te le disais tout à l'heure, quelque chose d'intermédiaire entre le mortel et l'immortel – Mais quoi enfin ? – C'est un grand démon, Socrate, et tout démon tient le milieu [202e] entre les dieux et les hommes. – Quelle est, lui demandai-je, la fonction d'un démon ? – D'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes apportant au ciel les vœux et les sacrifices des 299 hommes, et rapportant aux hommes les ordres des dieux et les récompenses qu'ils leur accordent pour leurs sacrifices. Les démons entretiennent l'harmonie de ces deux sphères : ils sont le lien qui unit le grand tout. C'est d'eux que procède toute la science divinatoire et l'art des prêtres relativement aux sacrifices, aux initiations, [203a] aux enchantements, aux prophéties et à la magie. Dieu ne se manifeste point immédiatement à l'homme, et c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux commercent avec les hommes et leur parlent, soit pendant la veille soit pendant le sommeil. Celui qui est savant dans toutes ces choses est un homme démoniaque ou inspiré; et celui qui excelle dans le reste, dans les arts et métiers, est appelé manœuvre. Les démons sont en grand nombre, et de plusieurs sortes; et l'Amour est l'un d'eux. – De quels parents tire-t-il sa naissance? dis-je à Diotime – Le récit en est un peu long, reprit-elle, mais je vais toujours te le faire.

(206) Platon – Eros, Epithymia, Thanatos : le "Tonneau de Danaïdes" (Gorgias) [cf CDPT15, 98]

« *Callicles* : Comment un homme serait-il heureux s'il est asservi à quoi que ce soit? Mais je vais te dire avec toute liberté ce que c'est que le beau et le juste dans l'ordre de la nature. Pour mener une vie heureuse, il faut laisser prendre à ses passions tout l'accroissement possible, et ne point les réprimer; [492a] et lorsqu'elles sont ainsi parvenues à leur comble, il faut être en état de les satisfaire par son courage et son habileté, et de remplir chaque désir à mesure qu'il naît. [...] Comment cette beauté prétendue de la justice et de la tempérance [492c] ne les rendrait-elle pas malheureux, puisqu'elle leur ôterait la liberté de donner plus à leurs amis qu'à leurs ennemis, et cela tout souverains qu'ils sont dans leur propre ville? Telle est, Socrate, la vérité des choses, que tu cherches, dis-tu. La volupté, l'intempérance, la licence, pourvu qu'elles aient des garanties, voilà la vertu et la félicité. Toutes ces autres belles idées, ces conventions contraires à la nature, ne sont que des extravagances humaines, auxquelles il ne faut avoir nul égard. – *Socrate* : C'est une vie que celle dont tu parles ? En vérité, je ne serais pas surpris que ce que dit Euripide fût vrai : « *Qui sait si la vie n'est pas pour nous une mort, et la mort une vie ?* » **Peut-être mourons-nous [493a] réellement nous autres, comme je l'ai ouï dire à un sage.** Ce sage prétendait que **notre vie actuelle est une mort, notre corps un tombeau** , et que cette partie de l'âme, où résident les passions, est de nature à changer de sentiment, et à passer d'une extrémité à l'autre; et un homme habile dans l'art des fables, Sicilien peut-être ou Italien, appelait par une allusion de nom partie de l'âme un tonneau [*pythos*], à cause de sa facilité à croire et à se laisser persuader [*pythanos*], et les insensés des hommes qui ne sont pas initiés aux saints mystères. [493b] Il comparait la partie de l'âme de ces hommes non initiés, dans laquelle résident les passions, en tant qu'elle est intempérante et ne saurait rien remplir, à **un tonneau percé, à cause de son insatiable avidité**. Il pensait tout au contraire de toi, Calliclès, que de tous ceux qui sont dans l'autre monde (entendant par là le monde invisible) les plus malheureux sont les hommes que l'initiation n'a pas purifiés, et qu'ils portent dans un tonneau percé de l'eau qu'ils puisent avec un crible également percé. Ce crible, disait-il en m'expliquant [493c] sa pensée, c'est l'âme; et il désignait par crible l'âme des insensés, pour marquer qu'elle est percée, et que la défiance et l'oubli ne lui permettent de rien retenir. Toute cette explication est assez bizarre; néanmoins elle fait entendre ce que je veux te donner à connaître, si je puis réussir à te faire changer d'avis, et préférer à une vie insatiable et dissolue une vie réglée, qui se contente de ce qu'elle a sous la main, et n'en désire pas » [Platon, *Gorgias*]

(207) Platon – Epithymia ou du Désir d'Horreur (le « Syndrome de Léonce »)

« On m'a dit une chose que je crois vraie. La voici: Léonce, fils d'Aglaïon, revenant un jour du Pirée, le long de la partie extérieure de la muraille septentrionale, aperçut des cadavres étendus sur le lieu des supplices; il éprouva le désir de s'approcher pour les voir avec un sentiment pénible, qui lui faisait aussi détourner les regards. Il résista d'abord, et se cacha le visage; [440a] mais enfin, cédant à la violence de son désir, il courut vers ces cadavres, et ouvrant de grands yeux, il s'écria: Hé bien, malheureux, rassasiez-vous d'un si beau spectacle. J'ai ouï raconter ce trait. C'est une preuve que la colère s'oppose quelquefois en nous au désir, comme à une chose distincte de lui. – Oui, c'en est une preuve » [Platon, La République IV]

(210) Platon: Eros entre Epithymia et Philia (Phèdre) – Sur le site eironia.eu**ARISTOTE****(208) = T113 Aristote - Le Cosmos entier se meut car il est intérieurement poussé par le désir du "désirable en soi"**

« Le Premier Ciel doit être éternel, et il y a quelque chose qui le meut éternellement: un être qui meut sans être mu, être éternel, essence pure, et actualité pure. Or, voici comment il meut. Le Désirable et l'Intelligible meuvent sans être mus, et le Premier Désirable est identique au Premier Intelligible. Car l'objet du désir, c'est ce qui paraît beau, et l'objet premier de la volonté c'est ce qui est beau. Nous désirons une chose parce qu'elle nous semble bonne, plutôt qu'elle ne nous semble telle parce que nous la désirons: le principe, ici, c'est la pensée. Or, la pensée est mise en mouvement par l'intelligible, et l'ordre du désirable est intelligible en soi et pour soi; et dans cet ordre l'essence est au premier rang; et, entre les essences, la première est l'essence simple et actuelle. [...] Ainsi le beau en soi et le désirable en soi rentrent, l'un et l'autre, dans l'ordre de l'intelligible; et ce qui est premier est toujours excellent.[1072a] Or, la véritable cause finale réside dans les êtres immobiles, [...], et l'être immobile meut comme objet d'amour.

(209) Aristote – Le propre de l'animal est le désir

Les plantes n'ont que la nutrition; d'autres êtres (414b) ont à la fois la nutrition et la sensibilité. Quand il y a sensibilité, il y a de plus appétit; car l'appétit est désir, passion et volonté. Il est un seul sens que tous les animaux sans exception possèdent, c'est le toucher. Mais l'être qui a sensibilité a aussi peine et plaisir, selon que l'objet est agréable ou pénible; et les êtres qui ont ces qualités ont en outre le désir, car le désir est l'appétit de ce qui fait plaisir [De l'Ame II§3]

SAINT AUGUSTIN**(210) Saint Augustin – Des brûlures de la Concupiscence a l'Amour de l'Être Suprême**

« Je brûlais, dès mon adolescence, de me rassasier de basses voluptés ; et je n'eus pas honte de prodiguer la sève de ma vie à d'innombrables et ténébreuses amours, et ma beauté s'est flétrie, et je n'étais plus que pourriture à vos yeux, alors que je me plaisais à moi-même et désirais plaire aux yeux des hommes.[...] Je souillais donc la source de l'amitié des ordures de la concupiscence ; je couvrais sa sérénité du nuage infernal de la débauche. Hideux et infâme, dans la plénitude de ma vanité, je prétendais encore à l'urbanité élégante. Et je tombai dans l'amour où je désirais être pris, ô mon Dieu, ô ma miséricorde, de quelle amertume votre bonté a assaisonné ce miel ! Je fus aimé, j'en vins aux liens secrets de la jouissance, et, joyeux, je m'enlaçais dans un réseau d'angoisses, pour être bientôt livré aux verges de fer brûlantes de la jalousie, des soupçons, des craintes, des colères et des querelles. – Voilà ce que l'on aime dans les amis, ce qu'on aime de tel amour, que la conscience humaine se trouve coupable de ne pas rendre affection pour affection ; elle ne veut de la personne aimée que le témoignage d'une affection partagée. De là le deuil des morts chéris, les ténèbres de la douleur, les douces jouissances changées en amertume dans le cœur plein de larmes, et la perte de la vie en ceux qui meurent devenant la mort des vivants. - Heureux qui vous aime, et son ami en vous, et son ennemi pour vous ! Celui-là seul ne perd aucun être cher, à qui tous sont chers en celui qui ne se perd jamais. Et quel est-il, sinon notre Dieu, Dieu qui a fait le ciel et la terre, qui les remplit, et en les remplissant les a faits ? Et personne ne vous perd que celui qui vous quitte. Et celui qui vous quitte, où va-t-il, où se réfugie-t-il, sinon de vous en vous, de votre amour dans votre colère ? Où pourrait-il ne pas trouver votre loi dans sa peine ? car votre loi est la vérité, et la vérité, c'est vous » [Confessions]

(211) Dante Alighieri « L'Amour qui meut le Soleil et les autres Etoiles »

« Dans la profonde et splendide substance / De la haute lumière, trois cercles m'apparurent / De trois couleurs et d'une seule étendue / Et l'un par l'autre / Semblait se réfléchir comme une Iris par une Iris / Et le troisième paraissait un feu / Qui d'ici et de là également émane. / Oh ! Qu'il est court le dire, et qu'il est faible / Près de ma pensée ! Et celle-ci, près de ce que je vis / Est telle, que « peu » ce n'est pas assez dire. / O lumière éternelle, qui seule en toi reposes / Seule te connais, et connue de toi / Et te connaissant, t'aimes et souris ! / Cette circulation qui si conçue / Apparaissait dans toi comme une lumière de réflexion, / Regardée un peu par mes yeux tout autour / Au-dedans de soi me parut offrir de sa propre couleur / Notre image peinte / Là où toute ma vue était plongée.

Tel que le géomètre qui tout entier s'applique / A mesurer le cercle, et, pensant, ne trouve point / Ce principe dont il a besoin / Tel étais-je à cette vue nouvelle. / Je voulais voir comment / L'image convient-elle au cercle, et comment elle y a son lieu / Mais point n'auraient à cela suffi mes propres ailes, / Si mon esprit n'eût été frappé d'une foudre qui accomplit son désir. / A la haute imagination ici manqua le pouvoir / Mais voici qu'ainsi qu'une roue mue également / Déjà tournait mon Désir et mon Vouloir / L'Amour qui meut le Soleil et les autres Etoiles » [Dante Alighieri, *Divine Comédie, Paradis XXXIII* (fin)]

(212) Galilée – L'élan rectiligne du désir

« Tout corps qui, mobile par nature, se trouve au repos pour quelque raison, devra se mettre en mouvement une fois qu'il sera en liberté, **du moins s'il a par nature une inclination vers un lieu particulier** ; s'il était indifférent à tous les lieux, il resterait en repos, puisqu'il n'aurait aucune raison de se mouvoir vers un point plutôt qu'un autre. De cette inclination résulte nécessairement qu'il accélérera sans cesse son mouvement [...] Or cette accélération du mouvement ne se produira que si le mobile l'acquiert en se mouvant, et **il ne peut l'acquérir que s'il se rapproche du lieu désiré**, celui vers lequel le tire son inclination naturelle ; et il s'y rendra par la ligne la plus courte, autrement dit en ligne droite. On peut donc raisonnablement dire que la nature, pour donner une vitesse déterminée à un mobile d'abord au repos, se sert du mouvement rectiligne, pendant un certain temps et sur une certaine distance. » [Galilée 1632 *Dialogue sur les grands systèmes*]

DESCARTES**(213) Descartes – Le philosophe : un homme tout d'abord « dévoré par un désir insensé » (CDP T2, 181)**

« Les Mortels sont possédés d'une *curiosité si aveugle* que souvent ils engagent leur esprit dans des voies inconnues, sans aucun espoir raisonnable, uniquement pour courir le risque d'y rencontrer ce qu'ils cherchent. Il en est d'eux comme d'un homme qui *brûlerait d'un désir si stupide* de trouver un trésor qu'il serait sans cesse à errer sur les places publiques pour chercher si par hasard il n'en trouverait pas quelqu'un de perdu par un voyageur. C'est ainsi qu'étudient presque tous les Chimistes, la plupart des Géomètres et un grand nombre de Philosophes. Certes, je ne nie pas qu'ils n'aient parfois assez de chance dans leurs errements pour trouver quelque vérité ; néanmoins, je ne leur accorde pas pour cela d'être plus habiles, mais seulement d'être plus heureux. Or, il vaut beaucoup mieux ne jamais penser à chercher la vérité d'aucune chose plutôt que de le faire sans méthode : il est tout à fait certain, en effet, que les études de cette sorte faites sans ordre et les méditations confuses obscurcissent la lumière naturelle et aveuglent les esprits. Quiconque *s'accoutume à marcher ainsi dans les ténèbres s'affaiblit tellement l'acuité du regard* que dans la suite il ne peut supporter le grand jour. C'est même un fait d'expérience : nous voyons le plus souvent ceux qui ne se sont jamais consacrés aux lettres juger de ce qui se présente à eux avec beaucoup plus de solidité et de clarté que ceux qui ont toujours fréquenté les écoles. Quant à la méthode, j'entends par là des règles certaines et faciles dont l'exacte observation fera que n'importe qui ne prendra jamais rien de faux pour vrai, et que, sans dépenser inutilement aucun effort d'intelligence, *il parviendra, par un accroissement graduel et continu de science, à la véritable connaissance de tout ce qu'il sera capable de connaître.*[Règles pour la direction de l'esprit 1628]

(214) Descartes – Un extrême désir de bon sens (CDP T1, 181)

« *Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée*; car chacun pense en être si bien pourvu que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent: mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien.[...] -

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance; et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. Mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion. Car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon

que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. [...] Je ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues qu'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables réveille l'esprit... [...] (cf. T33) [Néanmoins] sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai [131] entièrement l'étude des lettres; et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde [...] Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie. [...]

(215) Descartes – La Troisième maxime ou la Loi du Désir et la difficulté de s'y conformer (CDP T 30, 205)

« *Ma troisième maxime* était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à **changer mes désirs que l'ordre du monde**, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est au regard de nous absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesse, et ainsi pour me rendre content; car **notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles**, il est certain que si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou de Mexique; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux. *Mais j'avoue qu'il est besoin d'un long exercice, et d'une méditation souvent répétée*, pour [151] s'accoutumer à regarder de ce biais toutes les choses; et je crois que c'est principalement en ceci que consistait le secret de ces philosophes qui ont pu autrefois se soustraire de l'empire de la fortune, et, malgré les douleurs et la pauvreté, disputer de la félicité avec leurs dieux. Car, s'occupant sans cesse à considérer les bornes qui leur étaient prescrites par la nature, ils se persuadaient si parfaitement que rien n'était en leur pouvoir que leurs pensées, que cela seul était suffisant pour les empêcher d'avoir aucune affection pour d'autres choses; et ils disposaient d'elles si absolument qu'ils avaient en cela quelque raison de s'estimer plus riches et plus puissants et plus libres et plus heureux qu'aucun des autres hommes, qui, n'ayant point cette philosophie, tant favorisés de la nature et de la fortune qu'ils puissent être, ne disposent jamais ainsi de tout ce qu'ils veulent »

(216) Descartes – Je suis une chose qui désire, donc Dieu existe (CDP T 30, 205)

« Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent. [...] Y a-t-il aussi aucun de ces attributs qui puisse être distingué de ma pensée, ou qu'on puisse dire être séparé de moi-même? Car il est *de soi si évident que c'est moi qui doute, qui entends, et qui désire, qu'il n'est pas ici besoin de rien ajouter pour l'expliquer*. Et j'ai aussi certainement la puissance d'imaginer; car encore qu'il puisse arriver (comme j'ai supposé auparavant) que les choses que j'imagine ne soient pas vraies, néanmoins cette puissance d'imaginer ne laisse pas d'être réellement en moi, et fait partie de ma pensée. [Deuxième Méditation]

Maintenant, pour ce qui concerne les idées, si on les considère seulement en elles-mêmes, et qu'on ne les rapporte point à quelque autre chose, elles ne peuvent, à proprement parler, être fausses; car soit que j'imagine une chèvre ou une chimère, il n'est pas moins vrai que j'imagine l'une que l'autre. Il ne faut pas craindre aussi qu'il se puisse rencontrer de la fausseté dans les affections ou volontés; car *encore que je puisse désirer des choses mauvaises, ou même qui ne furent jamais, toutefois il n'est pas pour cela moins vrai que je les désire*. Et je ne me dois pas imaginer que je ne conçois pas l'infini par une véritable idée, mais seulement par la négation de ce qui est fini, de même que je comprends le repos et les ténèbres par la négation du mouvement et de la lumière: puisque au contraire je vois manifestement qu'il se rencontre plus de réalité dans la substance infinie que dans la substance finie, et partant que j'ai en quelque façon premièrement en moi la notion de l'infini, que du fini, c'est-à-dire de Dieu, que de moi-même. *Car comment serait-il possible que je pusse connaître que je doute et que je désire, c'est-à-dire qu'il me manque quelque chose et que je ne suis pas tout parfait, si je n'avais en moi aucune idée d'un être plus parfait que le mien*, par la comparaison duquel je connaîtrais les défauts de ma nature ? » [3^e Méditation]

FREUD

(217) Freud – Le désir de se déguiser

(A) l'Art [CDP T13, 437] (B) le Rêve [CDP T7, 432] (C) la Religion [T12, 432] (D) la Nevrose [CDP T19, 441], (E) la Vie en sa finalité fondamentale [CDP T18, 440]... ne visent qu'à la satisfaction du Désir

(218) Freud: Le désir de savoir comme « pulsion libidinale »

Le besoin de savoir, chez Freud, ressemblait, de son propre aveu, à un « désir ». Pour utiliser le langage psychanalytique, cette soif de savoir était plus qu'un besoin oral; elle était mue par de fortes pulsions libidinales. Les idées de Darwin, raconte Freud, « exerçaient sur lui un attrait puissant ». Quant à cette conférence si souvent citée sur l'essai de Goethe, La Nature, à laquelle il assista alors qu'il était lycéen, et qui, selon son témoignage, le décida à étudier la médecine plutôt que le droit, elle chante les louanges d'une nature dépeinte sous les traits d'une mère bienfaisante et nourricière, qui jamais n'est épuisée et jamais ne se refuse à l'humanité — déité sensuelle et maternelle.

(219) Freud: Le désir « au-delà » du plaisir

« **Les manifestations de la tendance à la répétition**, telles que nous les avons observées au cours des premières activités de la vie psychique infantile et du traitement psychanalytique, présentent, **lorsqu'elles sont en opposition avec le principe du plaisir, un caractère démoniaque**. [...] A la suite de graves commotions mécaniques, de catastrophes de chemin de fer et d'autres accidents impliquant un danger pour la vie, on voit survenir un état qui a été décrit depuis longtemps sous le nom de « névrose traumatique ». La guerre terrible, qui vient de prendre fin, a engendré un grand nombre d'affections de ce genre et a, tout au moins, montré l'inanité des tentatives consistant à rattacher ces affections à des lésions organiques du système nerveux, qui seraient elles-mêmes consécutives à des violences mécaniques [...] Jusqu'à ce jour, on n'a pas réussi à se faire une notion bien exacte, tant des névroses de guerre que des névroses traumatiques du temps de paix. Ce qui, dans les névroses de guerre, semblait à la fois éclaircir et embrouiller la situation, c'était le fait que le même tableau morbide pouvait, à l'occasion, **se produire en dehors de toute violence mécanique brutale**. [...] Or **l'étude du rêve** peut être considérée comme le moyen d'exploration le plus sûr des processus psychiques profonds, et il se fait que les rêves des malades atteints de névrose traumatique sont caractérisés par le fait que le **sujet se trouve constamment ramené** à la situation constituée par l'accident et se réveille chaque fois avec une nouvelle frayeur. [...]

On ne s'étonne pas assez de ce fait. On y voit une preuve de l'intensité de l'impression produite par l'accident traumatique, cette impression, dit-on, ayant été tellement forte qu'elle revient au malade même pendant le sommeil. Il y aurait, pour ainsi dire, « fixation psychique » du malade au traumatisme. [...] Dans les névroses de guerre, des observateurs comme Ferenczi et Simmel **ont cru pouvoir expliquer** certains symptômes moteurs par la « **fixation au traumatisme** ». [...] En admettant toutefois comme une chose allant de soi que le rêve nocturne les replace dans la situation génératrice de la maladie, on méconnaît par la même la nature du rêve *[pour Freud « tour rêve est la satisfaction d'un désir »]*. **Il serait certes plus conforme à cette nature que les rêves de ces malades se composent de tableaux remontant à l'époque où ils étaient bien portants** ou se rattachant à leur espoir de guérison...

Si, malgré la qualité des rêves qui accompagnent la névrose traumatique, nous voulons maintenir, comme seule correspondant à la réalité des faits, la conception d'après laquelle la tendance prédominante des rêves serait celle qui a pour objet la réalisation de désirs, **il ne nous reste qu'à admettre que dans cet état la fonction du rêve a subi**, comme beaucoup d'autres fonctions, **une grave perturbation**, qu'elle a été détournée de son but; ou bien nous devrions appeler à la rescousse les **mystérieuses tendances masochistes** [...]

Il est enfin permis de penser que nous sommes ici sur la trace d'une propriété générale, encore peu connue, ou, tout au moins, n'ayant pas encore été formulée explicitement, des instincts, peut-être même de la vie organique dans son ensemble.

Un instinct ne serait que l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il avait été obligé de renoncer, sous l'influence de forces perturbatrices extérieures; l'expression d'une sorte d'élasticité organique ou, si l'on préfère, de l'inertie de la vie organique. [...] **L'être vivant élémentaire serait très volontiers resté immuable** dès le début de son existence, **il n'aurait pas mieux demandé que de mener un genre de vie uniforme, dans des conditions invariables**. Mais c'est sans doute, en dernière analyse, l'évolution de notre terre et de ses rapports avec le soleil qui a eu sa répercussion sur l'évolution des organismes. Les instincts organiques conservateurs se sont assimilés chacune des modifications de la vie, qui leur ont été ainsi imposées, les ont conservées en vue de la répétition; et c'est ainsi qu'ils donnent la fausse impression de forces tendant au changement et au progrès, alors qu'en réalité ils ne cherchent qu'à réaliser une fin ancienne en suivant des voies aussi bien nouvelles qu'anciennes. Cette fin vers laquelle tendrait tout ce qui est organique se laisse d'ailleurs deviner. La vie se mettrait en opposition avec le caractère conservateur des instincts, si la fin qu'elle cherche à atteindre représentait un état qui lui fut totalement étranger. Cette fin doit plutôt être représentée par un état ancien, un état de départ que la vie a jadis abandonné et vers lequel elle tend à retourner par tous les détours de l'évolution. **Si nous admettons, comme un fait expérimental ne souffrant aucune exception, que tout ce qui vit retourne à l'état inorganique, meurt pour des raisons internes, nous pouvons dire : la fin vers laquelle tend toute vie est la mort**, et inversement, le non-vivant est antérieur au vivant. [...]

Beaucoup d'entre nous se résigneront difficilement à renoncer à la croyance qu'il existe, inhérente à l'homme même, une tendance à la perfection à laquelle il serait redevable du niveau actuel de ses facultés intellectuelles et de sa sublimation morale et dont on serait en droit d'attendre la

transformation progressive de l'homme actuel en un surhomme. *Je dois avouer que je ne crois pas à l'existence d'une pareille tendance interne et que je ne vois aucune raison de ménager cette illusion bienfaisante.* A mon avis, l'évolution de l'homme, telle qu'elle s'est effectuée jusqu'à présent, ne requiert pas d'autre explication que celle des animaux, et s'il existe une minorité d'êtres humains qu'une tendance irrésistible semble pousser vers des niveaux de perfection de plus en plus élevés, ce fait s'explique tout naturellement, en tant que conséquence de cette répression d'instincts sur laquelle repose ce qu'il y a de plus sérieux dans la culture humaine. [...]

Nombreuses sont les questions qui se rattachent à ce sujet et auxquelles il est encore impossible de répondre. Il convient d'être patient et d'attendre qu'on soit en possession de nouveaux moyens de recherche, de nouvelles occasions d'études. Mais il faut aussi être prêt à abandonner une voie qu'on a suivie pendant quelque temps, dès qu'on s'aperçoit qu'elle ne peut conduire à rien de bon. Seuls les croyants qui demandent à la science de leur remplacer le catéchisme auquel ils ont renoncé, verront d'un mauvais œil qu'un savant poursuive et développe ou même qu'il modifie ses idées. C'est à un poète que nous nous adressons pour trouver une consolation de la lenteur avec laquelle s'accomplissent les progrès de notre connaissance scientifique : « *Ce à quoi on ne peut atteindre en volant, il y faut y atteindre en boitant... Il est dit dans l'Écriture que boiter n'est pas un péché* ». [Freud, *Au delà du Principe de Plaisir*, 1920] » [[Freud, *Au delà du Principe de Plaisir*, 1920]

(220) Pascal : « **Le néant de notre propre être** » (CDP T5, 213 Intégré) – « XXIV – *Vanité de l'homme*. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du **néant de notre propre être**, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme. [...]

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs. Et les Philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie ; et peut être que ceux qui le liront l'auront aussi. [...] La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyagerait pas sur la mer pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne. [...] Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter ; ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient : et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspérons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

Notre imagination nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité. Et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre. » [Pascal, *Pensées* XXIV]

(221) Platon - (CDP T10, 93) Eros est désir de fusion

(222) Platon (CDP T11, 94) Eros est manque

(223) Platon (CDP T12-T13, 95-96) De Eros à Philia : L'ascension dialectique de l'échelle de l'Amour

(224=T113) Aristote Tout être désire participer de la divinité

(225) = T11 Aristote [CDP T6, 111] – Le propre de l'homme est le désir du Savoir [*Métaphysique*]

(226) Epicure (CDP T4, 127) La certitude de la mort nous ôte le désir d'immortalité

(227) Epicure (CDP T5-T6-T7, 128) Le discernement, le calcul, l'ataraxie

(228) Epictète (CDP T2, 139) Le désir doit s'harmoniser à ma raison/volonté

(229) Spinoza (CDP T7, 226) L'homme est un animal désirant

(230) Leibniz (CDP T5, 248) Le désir est un inquiétude qui suppose un manque

(231) D'Holbach (CDP T2, 285) L'homme désire naturellement l'immortalité

(232) Kant (CDP T23, 309) Aimer la beauté n'est pas la désirer

(233) Hegel (CDP T31, 348) Aimer la beauté n'est pas la désirer

(234) Schopenhauer (CDP T4, 354) - Le cycle infini du manque/ennui

(235) Schopenhauer - (CDP T5-T6, 355,356) Le désir doit être anéanti

(236) Kierkegaard (CDP T3, 382) Le désir feint l'essentiel (Don Juan)

(237) = T89 Nietzsche : « Ce monde mystérieux des voluptés doubles »

(238) Sartre (CDP T7, 532) Le désir exprime un manque

(239) Lacan -(CDP T5, 507) La raison doit s'harmoniser au désir

(240) Pascal (CDP T8, 214) Ne pas savoir demeurer en repos